

LE CARNAVAL INSTITUTIONNEL, UNE BAUDRUCHE SOCIO-POLITIQUE ?

Par **Jean-François Pontégnie**
*Membre du comité de rédaction du magazine
Agir par la culture*

LE CARNAVAL INSTITUTIONNEL, UNE BAUDRUCHE SOCIO-POLITIQUE ?

Par **Jean-François Pontégnie**

Membre du comité de rédaction du magazine

Agir par la culture

Même si les carnivals peuvent encore être (ou redevenir) sauvages et politiques, les carnivals institutionnels, quant à eux, sont si bien englués dans l'époque que ces fêtes « collectives » paraissent bien n'être plus que de grands exercices cathartiques (et publicitaires) fort commodes pour les instances de domination : plus dures sont les gueules de bois, plus serein est le sommeil des puissants.

ORDRE ET INDIVIDUALISME

Nous vivons à l'heure du « tout au grand-œuvre économique », basé sur une division du travail de plus en plus poussée et sur une atomisation jamais achevée de la société, dont les membres sont censés être tout entiers consacrés à la recherche égoïste de la maximisation de leur profit ou de leur plaisir – c'est là du moins ce que nous dit une certaine théorie économique standard, qui promeut l'Homo Oeconomicus¹, pur fantasme qui sous-tend l'idéologie de l'organisation de notre monde.

Pour que survive ce modèle économiquement globalisé et socialement désagrégé, *l'ordre est requis* – et, de répressions en répressions des mouvements sociaux et solidaires, la violence contemporaine de ses affidés en témoigne : c'est qu'« *il s'agit de soumettre entièrement [le monde] à cet ordre économique, intellectuel et culturel, qui s'est imposé [...] depuis les années 1970²* ».

1. « Désigne l'homme rationnel qui utilise les ressources dont il dispose de manière à en tirer la satisfaction (ou "utilité") la plus élevée possible », L'homo oeconomicus, Denis Clerc

www.alternatives-economiques.fr/lhomo-oeconomicus/00080762

2. *L'ordre néolibéral ou la revanche du capital*, Romaric Godin in *La guerre sociale en France* (2019)

www.cairn.info/la-guerre-sociale-en-france--9782348045790-page-15.htm

L'EXTASE COLLECTIVE OU L'EXALTATION FESTIVE : RÉAFFIRMATIONS DU COLLECTIF ?

Au cœur de ce désastre global, il est donc assez tentant de prêter une *fonction spécifique* aux fêtes collectives qui favoriseraient une « *véritable affirmation d'existence du collectif pour lui-même*³ ». Qui seraient en somme une saine réaction à l'individualisme forcené prôné par ailleurs.

Pour Durkheim, par ce « rite », « *le groupe ranime périodiquement le sentiment qu'il a de lui-même et de son unité ; en même temps, les individus sont réaffermis dans leur nature d'êtres sociaux*⁴ ». Et c'est d'ailleurs pourquoi c'est en lui-même et par lui-même que le rassemblement de la communauté engendrerait « *les extases collectives [qui] sont encore concevables dans les sociétés modernes. [...] À ses yeux, de tels événements ne constituent pas un phénomène primitif ou une aberration marginale de la socialité, mais la condition constitutive pour que les individus nouent des liens affectifs avec la collectivité et avec ses valeurs*⁵ ».

Pour Freud en revanche, « *l'exaltation festive ne peut naître que de la transgression des interdits ; de l'excès que la fête autorise*⁶ ».

On oppose d'ordinaire ces deux conceptions – l'extase collective, de nature endogène/l'exaltation festive naissant de la transgression – qui, en réalité, se complètent fort bien, dans la mesure où la fête, au sens où la considèrent ses défenseurs classiques, serait une réaction tout à la fois contre l'atomisation des relations sociales et contre l'ordre garant de la bonne marche productive.

Mais, en dehors des fêtes « sauvages⁷ » – ces « poèmes de la révolte » – que reste-t-il de ces bonnes intentions, sinon contestatrices au moins porteuses de certaines valeurs sociales, dans les fêtes ritualisées, institutionnalisées – on songe au carnaval de Notting Hill, « *initié à la fin des années cinquante par la communauté trinitadienne de Notting Hill [...] qui fut longtemps discrédité par les autorités et les médias, et qui est célébré aujourd'hui pour son potentiel économique et créatif*⁸ » ?

GESTION DES TRANSGRESSIONS

Pour le dire trivialement : on peut savoir où commence, mais pas forcément où s'arrête l'économie transgressive que génère ou permet la fête collective carnavalesque : « *On peut associer l'intérêt [...] pour le carnaval [...] à ce principe [...] de la frontière, de la transgression, du chevauchement. [...] On est toujours dans un rapport entre un ordre et un désordre*⁹ ».

Divers mécanismes tendent donc à canaliser les transgressions et le désordre, sous couvert le plus souvent de maintien de la « sécurité », laquelle est « *en fait [...] un mode de gouverner ou [...] une technique*

3. *Un objet pour tous : la fête*, Nicolas Righi
www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2002-2-page-149.htm).

4. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, E. Durkheim, Paris, PUF, 4^e édition « Quadrige », 1998 (cité in *Un objet pour tous : la fête. Op. cit.*).

5. *Durkheim et l'extase collective*, Hans Joas
<https://journals.openedition.org/trivium/4420>

6. Cité par M. Ozouf, *La fête révolutionnaire, 1789-1799*. Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1976

7. *Carnaval Sauvage : « La tradition est à nous ! »*. Propos recueillis par Aurélien Berthier
www.agirparlaculture.be/carnaval-sauvage-la-tradition-est-a-nous%e2%80%89/

8. *Un objet pour tous : la fête. Op. cit.*
Voir aussi
– L'utilisation commerciale contemporaine de ce Carnaval ici (par exemple) : *Carnaval Notting Hill. Le carnaval de Notting Hill est un événement incontournable chaque été à Londres* sur le site de « Euro Tunnel Le Shuttle ».
– Pour une histoire plus complète : *Le « carnaval » comme événement politique ?*, Lionel Arnaud
<https://books.openedition.org/pur/12309?lang=fr#text>

9. *Les pacifications dans la ville contemporaine. Ethnographies et anthropologie*, M. Agier et M. Lamotte
<https://journals.openedition.org/lhomme/29014>

politique de construction d'un ordre libéral. [...] Dès lors que la sécurité est posée comme une finalité positive en soi et pour soi, les débats sur la sécurité verrouillent toute critique sur les rapports de forces intégrés dans les relations sociales. La sécurité dé-radicalise et a-politise tout discours ou sujet politique. Ainsi, plus le terme "sécurité" s'intègre aux relations sociales, plus il devient la "colle" qui capte et fige la réalité sociale¹⁰».

Parmi les agents garants de la sécurité, comme « mode de gouverner », on repèrera tout d'abord l'imposition du respect de la tradition. Pour prendre l'exemple du carnaval binchois¹¹, inscrit sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité, un contrôle social extrêmement puissant s'exerce pour que soient respectées la foule de règles rituelles ainsi que les hiérarchies qui prévalent entre compagnies et groupes officiels lesquels, constitutifs du carnaval, – « sont [ainsi] partie prenante [du] projet de pacification¹² et le diffusent dans tout le corps social, et plus spécifiquement parmi les populations qui sont la cible des stratégies de pacification ». En l'espèce, les milliers de personnes qui participent aux festivités, dont, outre les habitants, de nombreux étudiants, équipés de leurs oripeaux de « guindaille » et les touristes.

La gestion de ces éléments extérieurs aux corps carnavalesques constitués est encore assurée par les forces de l'ordre, dans un souci qui mêle la volonté d'assurer le bon déroulement des rituels, la réputation du carnaval – source importante de revenus et de capitaux culturels et politiques – et une certaine bienveillance liée au rituel transgressif, mais dans la limite de la « sécurité » ou de la « pacification » déjà évoquées.

Dès lors, quel que soit le carnaval institutionnel envisagé, on retiendra qu'il n'est guère possible de procéder à son organisation sans que s'instaure une étroite collaboration entre les forces de l'ordre, les organisateurs et les autorités publiques qui, ensemble et non sans recoupements des champs d'action (respectivement le maintien de l'ordre, l'imposition de la codification plus ou moins poussée des événements, le discours politico-culturel) veillent à canaliser l'effervescence ou l'exaltation.

Constat qui tend à mettre à mal ou, au moins, à fortement minimiser, la puissance transgressive de l'événement.

CARNAVAL ET INDIVIDUALISME NÉO-LIBÉRAL

Il est d'ordinaire admis que, puisque tous sont conviés à une activité collective, à un processus fusionnel, l'individu est « arraché à sa vie privée pour être totalement voué à une pratique collective¹³ ». Il ne paraît pas inutile de revenir sur cette perception accréditée par nombre d'auteurs.

C'est que tout d'abord, on l'a vu, les carnavaux sont structurés par des compagnies, des confréries, des sociétés, qui travaillent séparément, souvent même de façon concurrente – ainsi, à Rio, des diverses écoles de

10. Mark Neocleous et George Rigakos (2011) cités in *Les pacifications dans la ville contemporaine. Ethnographies et anthropologie*. Nous soulignons.

11. *Formes rituelles et comportementales dans la fête populaire. Le carnaval de Binche (Belgique) comme exemple-type*, Albert Piette
www.jstor.org/stable/40463370?seq=1

12. « La question de la pacification permet, selon ces mêmes auteurs, de se détacher de la notion de sécurité et de fournir une compréhension de celle-ci, à la fois comme une stratégie guerrière proactive, organisée et systématique, ciblant les ennemis intérieurs comme extérieurs, et comme un processus qui façonne activement un ordre social où l'accumulation capitaliste peut librement fonctionner », Mark Neocleous et George Rigakos (2011) cités in *Les pacifications dans la ville contemporaine. Ethnographies et anthropologie*.

13. *Un objet pour tous: la fête*. Op. cit.

samba qui concourent et de la division des défilés en « blocs » recoupant ou reproduisant les divisions sociales. À Binche, la concurrence hiérarchique est telle on constate même des heurts physiques entre sociétés de Gilles¹⁴. Le *moment* des danses et les défilés, fortement ritualisés, tend à invisibiliser ce travail concurrentiel – si bien inscrit dans l'air du temps – effectué en amont de la parenthèse carnavalesque.

Ensuite, la façon de « faire la fête » a profondément changé. Le carnaval « ne peut pas se passer de l'adhésion et de la participation de ses destinataires, il manque sa mission s'il se donne comme un spectacle qui maintient son public dans l'extériorité¹⁵ ». La fête serait donc censée produire un brassage unanimiste entre les milliers de badauds, de fêtards et les quelques centaines ou milliers de personnes – selon l'ampleur de l'organisation – rassemblées en associations diverses. Or, observe Pierre Mayol, nous sommes dans « une société fragmentée » où prédomine la dissémination individuelle au détriment des célébrations collectives : « les "fêtards" s'amuse chacun de leur côté ». Dès lors, cette tendance, intimement liée au régime néo-libéral – et même voulue par lui – « se retourne surtout contre les fêtes collectives de la Cité » qui s'avèrent de moins en moins nécessaires « pour célébrer le culte de sa propre identité ou de sa communauté d'origine (qu'elle soit générationnelle, régionale, ethnique, etc.)¹⁶ ».

DÉMOBILISATION ET CATHARSIS

Il est de toute évidence impossible d'opérer à l'échelle mondiale un décompte même approximatif du nombre de personnes qu'implique la préparation d'un carnaval. Mais, on imagine assez facilement la fantastique quantité d'énergie engloutie pendant des mois et des mois pour que réussisse une fête de deux ou trois jours. Et l'on s'interroge donc sur le sens de l'affaire.

Certes, les discours auto-justificatifs fleurissent, ils nous paraissent pouvoir être répartis en deux grandes catégories : le carnaval fabriquerait du lien social et un enracinement local – tous *forcément* deux bienvenus – et il permettrait de faire passer des messages politiques.

> À ce dernier égard, le carnaval serait ainsi « un moment où le peuple exerce sa citoyenneté et prend part aux grands débats d'une façon détournée. Il a, en particulier à Rio, toujours été le reflet des tensions politiques¹⁷ ». Le carnaval de Rio 2019, qui suivait de près l'élection du sinistre Jaïr Bolsonaro, a dès lors été scruté de près. Et, rapporte-t-on dans le Monde par exemple, alors que « l'on pensait l'irrévérence carnavalesque enfouie sous les logos des sponsors », ce fut « un carnaval engagé contre le président Bolsonaro », qui mit « en valeur les femmes, les Noirs et les Indiens » et durant lequel furent utilisés des « déguisements pour défendre l'environnement, les Indiens et les minorités sexuelles ». Mais ensuite ?

14. *Formes rituelles et comportementales dans la fête populaire. Le carnaval de Binche comme exemple type*. Op. cit.

15. *Un objet pour tous : la fête*. Op. cit.

16. *La fête comme « fêtes »*, Pierre Mayol, www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_1997_num_7_1_1526

17. Luiz Antonio Simas, historien, cité dans « *C'est un moment propice pour la politique* » : un carnaval de Rio engagé contre le président Bolsonaro, Noémie Bonnin & Anne Vigna (Radio France), www.francetvinfo.fr/monde/bresil/c-est-un-moment-propice-pour-la-politique-un-carnaval-de-rio-engage-contre-le-president-bolsonaro_3214513.html

> On ne peut à l'évidence explorer ici ce que recouvrirait le syntagme « lien social ». Il nous apparaît néanmoins que l'on peut suivre Serge Paugam quand il affirme que « *son usage courant peut être considéré comme l'expression d'une interrogation sur ce qui peut faire encore société dans un monde où la progression de l'individualisme apparaît comme inéluctable*¹⁸ » : en d'autres termes, le carnaval répondrait à sa façon à cette interrogation, sans que soit particulièrement apporté de sens à cette notion floue qu'on « *peut définir comme l'ensemble des relations personnelles, des normes, des valeurs et des règles communes qui relient les individus*¹⁹ ». Foin donc dans l'affaire des antagonismes politiques qui structurent la vie sociale. Mais à quoi peut bien servir un « lien social » s'il n'est pas orienté vers un but politique, au sens large ?

> Enfin, le maître-mot du discours rationalisant les carnivals est l'« identité » locale, régionale, etc. qui se trouverait collectivement réaffirmée dans le processus carnavalesque. On s'avance ici en terrain miné : quoique que l'on ne puisse nier que le sentiment d'appartenance soit constitutif de la construction de l'individu, nul n'ignore non plus de quels discours fascisants le terme est investi, ou même plus simplement que sont, comme le chante Brassens, insupportables les « *imbéciles heureux qui sont nés quelque part* » et qui « *quand sonne le tocsin sur leur bonheur précaire, contre les étrangers tous plus ou moins barbares, sortent de leur trou pour mourir à la guerre*²⁰ ». En ces temps de Nouveau Régime Climatique, selon l'expression de Bruno Latour, où la fuite sans fin vers une mondialisation non seulement inaccessible mais mortifère rend désirable un retour au local, il conviendrait cependant de repenser celui-ci, en profondeur, afin d'éviter de tomber dans le piège que nous tend ce concept quand il « *promet tradition, protection, identité et certitude à l'intérieur de frontières nationales ou ethniques*²¹ ».

18. *Le lien social : entretien avec Serge Paugam*
<http://ses.ens-lyon.fr/articles/le-lien-social-entretien-avec-serge-paugam-158136>

19. Ibid.

20. *La balade des gens qui sont nés quelque part*, Georges Brassens
www.youtube.com/watch?v=PT05h-HJOBIA

21. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Bruno Latour, La Découverte.

QUE RESTE-T-IL ?

Il n'existe guère de raisons que le carnaval *comme institution* échappe à l'époque. On peut rêver à un passé enfui et largement fantasmé, il reste qu'aujourd'hui les carnivals sont le lieu des marques et logos – « sponsoring » oblige – et, tout au plus, de quelques expressions politiques qui ont pour caractéristique, faute d'être structurées, de s'évaporer dans les limbes qui, pour autant que l'on sache, ne gênent pas les politiques – le silence de Jaïr Bolsonaro, pourtant fort porté à la vitupération, pendant le carnaval 2019 à Rio est à cet égard... éloquent. C'est qu'à lui, pas qu'à tous les autres, n'échappe que, sans soupape, aucun contenant, populaire tout particulièrement, n'est capable d'endurer d'infinies montées de pression sans exploser. Reste donc du carnaval officiel un grand moment cathartique qui présente l'avantage supplémentaire de longtemps mobiliser des énergies associatives pour des plumes plutôt que des révoltes...